

VIEILLES CHANSONS

DE

SAINT-MALO

RECUEILLIES & COMMENTÉES

PAR

E. HERPIN

Lauréat de l'Académie Française

Ancien Président de la Société Archéologique de Saint-Malo



J. HAIZE

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Jacques Cartier SAINT-SERVAN, Ille-et-Vilaine



L

VIEILLES CHANSONS

DE SAINT-MALO

RECUEILLIES ET COMMENTÉES PAR

E. HERPIN

PRÉFACE

En France, *tout*, dit-on, finit par des chansons.

Ce *tout* est tantôt l'évènement saillant, tantôt le piquant fait-divers qui jaillit un beau matin de la banalité quotidienne.

Aussitôt, chacun critique cet évènement, l'analyse, le dissèque à la couleur de son esprit. D'un vol rapide, il fait le tour des rues, puis, reprenant sa course, il flâne au long des quais, s'attarde sur le pas des portes et les bancs de pierre de la promenade. Alors, l'artiste de l'endroit le caricature. Le poète accorde sa lyre, et bientôt, en alertes et malins couplets, la chanson populaire fleurit sur toutes les lèvres.

C'est elle qui exprime l'état d'âme d'une époque, entretient religieusement la séculaire rivalité avec la cité voisine, exalte le clocher natal, pleure les catastrophes, se fait mordante satire pour égratigner les travers, et complainte dolente pour flétrir le crime...

Mais tout lasse et tout passe !

Un seul coup d'aile du temps change l'actualité en souvenir, et ce souvenir s'endormira, combien vite ! au fond de la mémoire.

Un jour, d'un coffret ancestral, d'une liasse de papiers jaunis, le hasard exhuma la chanson oubliée. Alors, pour savoir sa raison d'être, l'air sur lequel elle se chantait, il faudra consulter les bons vieux, dont la mémoire est d'autant fraîche que sont plus lointains les souvenirs qu'on y puise.

Evidemment, plus est riche l'histoire d'un pays, plus le folkloriste aura chance de faire une fructueuse moisson.

A ce point de vue, la ville de St-Malo occupe une place d'honneur. Aussi, notre cueillette laissera-t-elle, je crois, après elle, bien des épis à glaner.

Nous remercions, de tout cœur, ceux qui, pour nous être agréable, ont bien voulu nous aider dans notre moisson. Tout spécialement, nous remercions l'aimable artiste, M. Ernest Quéré, membre de la *Société des Auteurs et Compositeurs* de musique, qui a bien voulu nous accompagner dans notre enquête, pour faire la transcription des airs que nous avons pu récolter.

CHAPITRE PREMIER

ROMANCES

La chanson préférée de nos sentimentales aïeules était : *Mon rocher de St-Malo*. Cette romance, qui exprime l'amour que les Malouins ont toujours eu pour leur glorieux pays natal, fut composée, il y a plus d'un demi-siècle, par M^{me} Loïsa Puget, de Nantes.

Fort longtemps, elle figura au programme de nos plus solennelles auditions musicales. Ce fut elle que joua la Musique de St-Malo pour saluer l'arrivée dans nos murs,

le 25 août 1843, du duc et de la duchesse de Nemours. Ce furent aussi, à ses accords, durant le superbe banquet donné en leur honneur, sur la *Commune*, que sautèrent, au moment des toasts, les bouchons de champagne.

Voici cet hymne national du Clos-Poulet, que A. Le Carpentier introduisit dans sa populaire méthode de piano, adoptée au Conservatoire.

Mon rocher de Saint-Malo

(Loïsa Puget)

ALLEGRO

Mon ro-cher de S'-Ma-lo Mon ro-cher de S'-Ma-lo
 Que l'on voit sur l'eau, A tout je pré-fè-re
 Le toit de ma mè-re, Mon ro-cher de S'-Ma-lo
 FIN. Couplet
 Quel'on voit sur l'eau. Monsieur Du-guay m'a dit: Pier-re,
 Veux-tu ve-nir a-vec moi? Tu se-ras hom-me de guer-re,
 Montant la flot-te du roi, Va,lais-se là ton ha-meau
 Pour mon grand vais-seau Si beau.

I
 Monsieur Duguay m'a dit : « Pierre,
 « Veux-tu venir avec moi ?
 « Tu seras homme de guerre,

« Montant la flotte du roi,
« Va ! laisse là ton hameau
« Pour mon grand vaisseau si beau.

REFRAIN

A tout, je préfère
Le toit de ma mère,
Mon rocher de St-Malo (*bis*)
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

II

Après combat et naufrage,
De simple mousse du roi,
Tu deviendras, à l'abordage,
Grand Amiral comme moi ;
Et tu verras les climats
Où vogue mon beau trois-mâts.

REFRAIN

Non, non, je préfère, etc.

III

Au lieu de mourir sans gloire,
Comme un obscur paysan,
On meurt, un jour de victoire ;
Pour tombe, on a l'océan,
Et, du brave, le requin
Prend le corps pour son butin.

REFRAIN

Non, non, je préfère,
Qu'ici l'on m'enterre,
Au rocher de St-Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

La douce romance de M^{lle} Puget a été quelque peu supplantée par celle de Châteaubriand, intitulée *le Montagnard émigré*.

C'est dans les montagnes d'Auvergne que notre illustre compatriote l'entendit pour la première fois.

Inspiré par le charme de sa musique, il y adapta des paroles qu'il transporta ensuite dans son livre *Le dernier des Abencerages*. Nous autres, dans les regrets qu'exhale le chevalier Lautrec, nous nous plaisons à retrouver ceux qu'inspirait la patrie absente, à l'immortel Malouin.

Ce fut sa douce romance qui salua son cercueil descendant la nef de la Cathédrale, pour se rendre au Grand Bé. Ce fut elle aussi, au moment de la chute du voile, qui salua l'apparition de sa statue, le jour de l'inauguration de ce monument.

La romance du *Montagnard émigré* figure, à juste titre, dans la collection des vieilles chansons de France, publiées par la Revue *Les Annales politiques et littéraires*.

Plus justement encore, elle a sa place parmi celles de de notre pays.

Combien j'ai douce Souvenance...

ANDANTINO

p Combien j'ai dou-ce sou-ve-nan-ce Du jo-li-lieu de ma nais-san-ce; Ma sœur, qu'ils é-taient beaux, ces jours de Fran-ce; O mon pa-ys, sois mes a-mours tou-jours.

I

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance,
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France,
Oh ! mon pays sois mes amours,
Toujours !

II

Te souvient-il que notre mère,
 Au foyer de notre chaumière,
 Nous prenait sur son cœur joyeux,
 Ma chère !
 Et nous baisions ses blancs cheveux.
 Tous deux.

III

Ma sœur, te souvient-il encore
 Du château que baignait la Dore,
 Et de cette tant vieille tour
 Du Maure,
 Où l'airain sonnait le retour
 Du jour !

IV

Te souvient-il du lac tranquille,
 Qu'effleurait l'hirondelle agile,
 Du vent qui courbait le roseau
 Mobile,
 Et du soleil couchant sur l'eau,
 Si beau !

V

Te souvient-il de cette amie,
 Tendre compagne de ma vie,
 Dans les bois en cueillant la fleur
 Jolie,
 Hélène appuyait sur mon cœur,
 Son cœur !

VI

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
 Et ma montagne, et le grand chêne,
 Leurs souvenirs fait tous les jours
 Ma peine,
 Mon pays sera mes amours,
 Toujours !

CHAPITRE II

BERCEUSES¹

Ci-dessous deux berceuses d'inspiration locale, qui se chantaient encore durant mon enfance :

Dodo ! l'enfant do.

MÉLANCOLIQUE

p Do - do ! l'enfant do ! L'enfant dor - mi - ra tan - tôt.
 Do - do ! l'enfant do ! L'enfant dor - mi - ra tan - tôt. FIN.
 Le grand Bé, Le p'tit Bé, L'île Harbour et la Conchée.
 Le grand Bé, Le p'tit Bé, L'île Harbour et la Conchée. Cé -
 D. C.
 sem-bre. Cé - sem-bre.

Dodo ! l'enfant do !
 L'enfant dormira tantôt !
 Dodo ! l'enfant do !
 L'enfant dormira tantôt !
 Le Grand Bé,
 Le P'tit Bé,
 L'île Harbour²

1. — Communication de Mlle F. Guyot, domestique depuis 50 ans chez Madame Herpin mère.

2. — On dit aussi — l'Fort Royal.

Et la Conchée,
Césembre!
Césembre!

L'air est celui du carillon de Vendôme sur lequel se chante habituellement la formulette suivante :

Orléans,
Beaugency,
Notre Dame de Cléry,
Vendôme !
Vendôme !

La Chanson des Meuniers

Autrefois, tout au long de nos rivages, existaient de nombreux moulins. Leurs tenanciers avaient détestable réputation.

Fort peu dévots, ils allaient faire leurs Pâques derrière le chœur de la Cathédrale, seulement le dimanche de la Quasimodo, dernier jour de la période pascale. D'où le vieux brocard du Clos-Poulet : Aller faire ses Pâques, der-le chœur, avec les meuniers.

Au point de vue de la probité, ils ne valaient guère mieux. C'est pourquoi, en faisant danser leurs enfants sur leurs genoux, nos aïeules chantaient :

Allegro

mf Dan-sez, p'tit' pou-chée, Le blé perd à la mou-tu-re,
FIN.

Dan-sez, p'tit' pou-chée, Le blé perd chez les meuniers.
D.C.

Les meuniers sont des lar-rons, Tant du Naye que du Sil-lon.

Dansez ! p'tite pouchée
Le blé perd à la mouture
Dansez ! p'tite pouchée
Le blé perd chez les Meuniers,

Les Meuniers sont des larrons
Tant du Naye que du Sillon.

Dansez, etc...

CHAPITRE III

LA CHANSON DE M. DUMOLLET

De 1455 à 1770, la police du port fut faite à St-Malo par les chiens du guet qui avaient pour fonction de dévorer les mollets des rôdeurs de nuit.

Dès que sonnait le couvre-feu de dix heures, les portes de la ville étaient closes, et les dogues étaient alors lâchés sur les grèves pour protéger contre la rapine les navires mouillés dans le port.

Le chienetier, avec sa trompette de cuivre, les rappelait une heure avant le jour, et ils étaient, affirme le docte abbé Manet,¹ très fidèles à venir aussitôt se ranger sous son fouet.

Ils dépendaient des baillifs des eaux, et étaient nourris grâce au droit de chiennage qui appartenait à la Seigneurie ecclésiastique.

Dans la nuit du 4 au 5 mars 1770, un officier de marine, appelé Jean-Baptiste Ansquer de Kerouartz, qui s'était attardé chez sa fiancée demeurant à St-Servan, voulut rentrer à Saint-Malo, après l'heure du couvre-feu. Il périt

1. De l'état ancien et de l'état actuel de la baie du Mont Saint-Michel et de Cancale. — 1829, chez l'auteur, rue de la Croix, St-Malo.

sous la dent des terribles molosses. Ceux-ci, qui avaient déjà de nombreux mollets, sur la conscience, furent tous empoisonnés, le 7 mars de la même année.

Ce fut cette histoire des chiens du guet qui fit naître le légendaire M. Dumollet.

M. Dumollet est le héros d'un vaudeville intitulé *Les trois Etages*, qui fut représenté, pour la première fois, en 1808.

Les Parisiens reconduisant M. Dumollet à la diligence, lui chantent :

ALLEGRO ♩

f Bon vo - ya - ge, cher Du - mol - let, A St - Ma -
 lo dé - barquez sans nau - fra - ge, Bon vo - ya - ge, cher Du - mol -
 FIN.
 let, Et re - ve - noz si le pa - ys vous plaît. Si vous ve -
 nez revoir la Ca - pi - ta - le, Mé - fl - ez - vous des voleurs, des a -
 mis, Des bil - lets doux, des coups de la ca - ba - le, Des pis - to -
 lets et des tor - ti - co - lis. Bon vo -

Bon voyage !
 Cher Dumollet
 A St-Malo débarquez sans naufrage.
 Bon voyage !
 Cher Dumollet
 Et revenez si le pays vous plaît.

Une voix seule
 Si vous venez revoir la capitale,
 Méfiez-vous des voleurs, des amis,

Des billets doux, des coups de la cabale,
Des pistolets et des torticolis.

Chœur

Bon voyage !
Cher Dumollet, etc...

Une voix seule

Ah ! croyez-moi, faites meilleure cuisine,
Et vous verrez repousser vos mollets.

Chœur

Bon voyage !
Cher Dumollet, etc...

Monsieur Dumollet

Allez ! au diable et vous et votre ville,
Où j'ai souffert mille et mille tourments
Il vous serait cependant bien facile
De m'y fixer, Messieurs, encore longtemps.

Chœur

Bon voyage !
Cher Dumollet, etc...

Monsieur Dumollet

Pour vous plaire, je suis tout prêt
A rétablir ici mon domicile,
Faites connaître à Dumollet
S'il doit rester ou faire son paquet.

Impitoyable, le chœur reprend une dernière fois le refrain moqueur, et M. Dumollet grimpe, majestueux, dans la diligence, en partance pour St-Malo. Grâce à ce vaudeville, qui est l'œuvre de Desaugiers, M. Dumollet devint vite l'amusante personnification du bourgeois de St-Malo, dont les chiens du guet avaient dévoré les mollets.

Or, tout comme les autres, en ce temps des culottes courtes et du bel habit bleu à la française, les Malouins étaient parfois très fiers de leurs superbes mollets.

Un jour, l'un d'eux assistait à Paris à la représentation de *Monsieur Dumollet*.

Ce Malouin, dont le nom est encore représenté dans notre ville, par de très nombreux parents, ne put contenir

son indignation, en entendant le chœur des Parisiens gouailleurs chanter autour des mollets étiques de Monsieur Dumollet :

Ah ! croyez-moi, faites meilleure cuisine
Et vous verrez repousser vos mollets !

Rouge d'indignation, il enjamba la banquette du théâtre, se campa sur la scène en bousculant les acteurs. Et, de superbe prestance, frappant sur ses beaux mollets engraisés par une succulente cuisine bourgeoise :

— Regardez ! s'écria-t-il, si les chiens du guet ont mangé les mollets de tous les Malouins.

Notre compatriote... et ses mollets furent salués d'un tonnerre d'applaudissements.

CHAPITRE IV

CHANSONS DE CORSAIRES

Sur le navire, existe toute une littérature qui a sa prose et ses vers. Ce sont de longs récits, empreints de merveilleux, que conte, sur le gaillard d'avant, quelque vieux loup de mer, afin de tromper la longueur de la traversée. C'est une chanson de bord qui, accompagnée de l'accordéon, s'élève tout-à-coup dans la nuit semée d'étoiles. Du temps de Duguay-Trouin, il en était déjà ainsi. Il raconte, en effet, dans ses mémoires, que les corsaires se plaisaient à composer « beaucoup de chansons matthelottes en son honneur,¹ » et pour accompagner leurs refrains, dans sa brillante expédition de Rio-Janeiro, il fit embarquer à bord de son vaisseau « six hautbois et violons. » Sans doute, aussi, sur les pontons anglais, nos aïeux ne se

1. Manuscrit autographe.

contentèrent pas d'écrire leurs infortunes ; ils durent aussi les chanter.

Ces chansons, dit l'abbé Poulain,¹ devaient être dans le genre de celle-ci :²

.....
On aperçut par tribord
Un navire d'apparence
A mantelets de sabords.

C'était un anglais vraiment
A double rangée de dents,
Un marchand de mort subite,
Mais le français n'a pas peur ;
Au lieu de prendre la fuite
Nous le rangeons à l'honneur.

Ses boulets sifflent sur nous ;
Nous lui rendons coup pour coup,
Tandis que la barbe en fume
A nos braves matelots,
Nous voilà pris dans la brume
Nous échappons aussitôt.

Pour nous refaire des combats,
Nous avons à nos repas,
Des gourganes et du lard rance,
Du vinaigre au lieu de vin,
Le biscuit pourri d'avance
Et du camphre le matin.

Nos prises au bout de six mois
Ont pu se monter à trois :
Un navire plein de patates
Plus qu'à moitié chaviré,

Un autre plein de savates,
Un troisième de fumier.

Pour finir ce triste sort,
Nous venons périr au port.
Dans cette affreuse misère,
Quand chacun s'est cru perdu,
Chacun, selon sa manière
S'est sauvé comme il a pu.

Le capitaine et son second
Se sont sauvés sur un canon ;
Le maître sur la grande ancre ;
Le commis sur son bidon.
Oh ! le triste et vilain congrès,
Le voleur de ration !

Il eut fallu voir le coq
Avec sa cuiller et son croc.
Il s'est mis dans sa chaudière,
Comme un vilain pot au feu.
Il a couru vent arrière,
Il a pris terre à l'Île-Dieu.

De notre horrible malheur,
Le calfat seul est l'auteur.
En tombant de la grande hune,
Dessus le gaillard d'avant,
A rebondi dans la pompe,
Défoncé le bâtiment.

1. Duguay-Trouin et St-Malo, la cité corsaire. 1882, Didier et C^e éditeur à Paris (page 264).

2. Extrait de *La France maritime*.

Voici

La chanson des Marins de Surcouf

MODERATO

Le trente et un du mois d'a-ou-t, J'aperçum's souz le vent à
 nous, Le trente et un du mois d'a-ou-t, J'aperçum's sous le vent à
 nous, U - ne fré - ga - te d'An - gle - ter - re Qui fen - dait
 la mer'z et les flots; C'é-tait pour al - ler à Bres-lau. C'é-tait pour
 al - ler à Bres - lau.

I
 Le trente-et-un du mois d'A-ou-t } bis
 Nous aperçum's sous l'vent à nous }
 Une frégate d'Angleterre
 Qui fendait la mer et les flots
 C'était pour aller à Breslau.¹

1 Variante communiquée par notre confrère M. Louis Boivin, publiciste :

Le vingt-et-un du mois de Juin
 Nous aperçum's venir grand train
 Une frégate d'Angleterre
 Qui brisait la mer et les flots
 C'était pour entrer dans Bordeaux.

Autre variante.

Le vingt-et-un du mois d'A-ou-t
 Nous aperçûmes devant nous
 Nous aperçum's une frégate
 Qui brisait la mer et les flots
 C'était pour entrer dans Brislôt.

Ou encore ; C'était pour aller à Saint-Malo.

II

Le capitaine au même instant } bis
 Fait appeler son lieutenant :
 Lieutenant, te sens-tu capable,
 Dis-moi, te sens-tu z'assez fort,
 Pour aller accoster son bord ?

III

Le lieutenant, fier z'et hardi, } bis
 Lui répondit : Capitaine, oui !
 Faites monter votre équipage,
 Braves soldats et matelots,
 Faites-les tous monter en haut,

IV

Le maitre donne un coup d'sillet : } bis
 En haut larguez les perroquets,
 Largue les ris, et vent arrière,
 Laisse porter jusqu'à son bord,
 Pour voir qu'est-ce qui s'ra l'plus fort.

V

Vir' lof pour lof, en arrivant, } bis
 Nous l'avons pris'par son avant,
 A coups de haches d'abordage,
 De piques et de mousqueton,
 Nous l'avons mis à la raison.

VI

Que va-t-on dir' de lui bientôt } bis
 En Angleterre et à Breslau,
 D'avoir laissé prendr' sa frégate
 Par un corsaire de six canons
 Lui qu'en avait trente si bons !

VII

Buvons un coup, buvons en deux, } bis
 A la santé des amoureux !
 A la santé du roi de France !
 M... pour celui d'Angleterre²
 Qui nous a déclaré la guerre.

1. Variante : A la santé des fill's de France
 ou encore : Buvons à l'Empereur de France
 Qui nous a donné bon succès
 Pour être vainqueur des Anglais.
2. Le mot de Cambronne.

Ayant publié, une première fois, cette chanson, en 1887, dans le journal *Le Salut*, de Saint-Malo, je reçus de nombreuses lettres me faisant connaître quelques-unes des variantes que je relève en notes. Un officier de marine en retraite m'écrivit également que cette chanson était encore très en vogue, en 1868, sur le vaisseau d'application « Jean-Bart ». Quelque temps aussi, elle fit partie du répertoire chanté au fameux cabaret du *Mirliton*, à Paris.

Ajoutons à la chanson des *Marins de Surcouf*, connue aussi sous le titre : *Le trente-et-un du mois d'A-ôût*, celle en l'honneur de Larondinière.

Aïeul du contre-amiral Gauttier-Duparc, ce valeureux Malouin s'était illustré dans un combat naval, aux abords de Saint-Malo.¹

Le roi, pour le remercier de son beau fait d'armes, lui fit don d'une épée d'honneur, qui fut ainsi chantée par nos aïeux² :

L'Escornard en vérité
Il a eu le nez cassé
Par Mathieu de la Rondinière
Qu'a un sabre à son derrière.
Lampons ! amis, lampons !

Et, quand les Malouins voyaient passer le beau corsaire, ils se chuchotaient malicieusement à l'oreille :

C'est Mathieu de la Rondinière
Qu'a l'épée au derrière !

Malgré les fructueuses prouesses de leurs aïeux, les Malouins ont été les premiers à célébrer les bienfaits de *l'entente cordiale*, comme le démontre cette chanson contemporaine de l'épopée des corsaires :

1. Voir *Saint-Malo illustré par ses marins*, de Charles Cunat.
2. Communication de M^{me} Hercouët, née Gauttier-Duparc.

Les Corsaires Malouins

ALL^o

C'é - tait au temps où l'An - gle - ter - re, N'é - cou -
tant que son fol or - gucil, Con - tre nous al - lu - mait la
guer - re Et dans nos champs por - tait le deuil.
Com - me ja - dis, sous leur ar - mu - re, Clis - son, Du -
gues - clin et Rol - land, Dans sa gra - ni - ti - quo cein -
tu - re, S' - Ma - lo veil - lait fré - mis - sant. I -
ci point de lâ - ches a - lar - mes. Cor - sai - res, le
rall. Vigioso
cœur raf - fer - mi, Couraient, cri - ant aux arm' aux
rall.
ar - mes ! Mal - heur, mal - heur à l'en - ne - mi.

I

C'était au temps où l'Angleterre,
N'écoutant que son fol orgueil,
Contre nous allumait la guerre
Et dans nos champs portait le deuil ;
Comme jadis sous leur armure,

Clisson, Du Guesclin et Rolland,
 Dans sa granitique ceinture,
 Saint-Malo, veillait frémissant.
 Ici, point de lâches alarmes,
 Corsaires, le cœur affermi,
 Couraient, criant : aux armes, aux armes !
 Malheur, malheur à l'ennemi !...

II

Or, bientôt du rocher célèbre,
 On vit s'élancer vers la mer,
 Qui sonnait comme un glas funèbre,
 Vingt bâtiments armés de fer ;
 A bord étaient ces capitaines
 Qui devaient tous porter si loin,
 A travers les liquides plaines,
 Le vieil honneur du nom malouin,
 Leroux, Danycan, Grout, Porée,
 Gauttier, Surcouf, Potier, Fromy,
 Bravant la sanglante mêlée,
 Malheur, malheur à l'ennemi !...

III

La hache au poing, qu'importe l'âge,
 Les pistolets, le sabre au flanc,
 Voyez monter à l'abordage
 Tous les braves du *Revenant*.
 Triste, blessé, l'Anglais chancelle,
 L'effroi l'a glacé sur son bord,
 Où, rouge flot, le sang ruisselle,
 Où, reine, vient s'asseoir la mort.
 Maintenant, à nous, gloire, ivresses !
 Il est, dans la tombe, endormi.
 A nous, ses trésors, ses richesses !
 Malheur, malheur, à l'ennemi !

IV

*Hirondelle et Magicienne,
 Renard, Sorcière, Pérignon.*
 Toujours il faut qu'on se souvienn
 De votre héroïque nom.
 Vous fûtes vaillants, beaux corsaires,
 Mais Dieu dans sa sainte bonté,
 Veut que tous les hommes soient frères

Pour le bien de l'humanité.
 Oh ! oui, qu'une noble alliance
 Vous tienne désormais unis,
 Fils d'Angleterre et fils de France,
 Pour être heureux, soyons amis.¹

La statue de Duguay Trouin fut inaugurée sur la
Commune, le 16 février 1829, au son des cloches et au bruit
 du canon. Elle inspira à M. Pitel, juge à Saint-Malo, la
 chanson suivante, d'une envolée plutôt modeste² :

ALLEGRETTO

mf C'est i - ci qu' Trou - in na - quit, Vrai - ment, ma com -
 mè - re, oui. C'est d' i - ci qu' é - tait son pè - re, Vrai - ment, ma
 com - mè - re, vè - re, Vrai - ment, ma com - mè - re, oui !

I

C'est ici que Trouin naquit.
 Vraiment ma commère, oui !
 C'est d'ici qu'était son père.
 Vraiment ma commère, vère,
 Vraiment ma commère, oui !

II

Et Saint-Malo fut aussi
 Vraiment ma commère, oui !
 Le berceau d'une heureuse mère,
 Vraiment ma commère, vère
 Vraiment ma commère, oui !

III

Le jour que Trouin naquit

1. Communication de M^{me} Hercoüet.
 2. Communication de M^{me} Luzière.

Vraiment ma commère, oui !
 Tous les Malouins dansèrent
 Vraiment ma commère, vère
 Vraiment ma commère, oui !

IV

Quoiqu'il fut encor petit
 Vraiment ma commère, oui !
 Il fit bisquer l'Angleterre
 Vraiment ma commère, vère
 Vraiment ma commère, oui !

V

D'or, de diamants, de rubis
 Vraiment ma commère, oui !
 Il fit sa fortune entière
 Vraiment ma commère, vère
 Vraiment ma commère, oui ! !

La chanson de M. Pitel, natif de Villedieu-les-Poëles, déplut aux Malouins. Ils y ripostèrent ainsi :

Le jour que Pitel naquit
 Vraiment ma commère, oui !
 Tous les chaudronniers dansèrent.
 Vraiment ma commère, vère
 Vraiment ma commère, oui !

Si les Malouins furent mécontents de M. Pitel, le statuaire Molchnet, auteur de la statue, fut de son côté

1. Variante des deux premiers couplets :

A St-Malo, Dugué naquit !
 Dame ! oui, ma commère
 Vère !
 Dame ! oui, ma commère
 Oui !

A son baptême l'assistit
 Dame ! oui, ma commère
 Vère !

Monsieur notre grand vicaire
 Dame ! oui, ma commère
 Oui !

2. Communication de feu M. Salmon Laubourgère, ancien magistrat, qui tenait ce renseignement de M. Rubillon de Lattay, collègue de MM. Jausions et Pitel, au tribunal de St-Malo.

fort peu satisfait des Malouins qui lésinèrent sur « les droits d'auteur », bien que le marbre leur eût été gracieusement offert par Charles X.

C'est pourquoi, dans la longue et ondoyante chevelure du célèbre corsaire, il tailla une grimaçante figure de polichinelle qu'on distingue fort bien en se plaçant au bout de la place, du côté de l'hôtel de la Vieuxville.

CHAPITRE V

La rivalité des deux villes-sœurs

Lorsque Jean de Châtillon, qu'on appelle à Saint-Malo Saint-Jean-de-la-Grille, à cause de la grille qui entourait autrefois son tombeau, prit possession de son siège épiscopal d'Aleth, en 1144, il fut frappé de l'état de solitude qu'offrait sa ville épiscopale.

Désespérant de pouvoir jamais y ramener la prospérité, il songea de suite à transporter son siège à Saint-Malo, où régnait déjà une certaine activité commerciale.

Pour arriver à ses fins, le nouvel évêque eut à combattre la vive opposition du Chapitre d'Aleth, et c'est ainsi que débuta l'homérique rivalité des deux villes-sœurs, qu'au cours des âges entretint religieusement la contradiction d'intérêts, tantôt réelle, tantôt apparente.

Ainsi, les privilèges considérables dont bénéficiaient les Malouins, à la barbe des Servannais, alléguant même qu'ils avaient le droit d'exporter leurs franchises dans leurs maisons de campagne de Lambéty ou de la Flourie.

Ainsi, les taxes que les Malouins faisaient payer à Saint-Servan, paroisse rurale.

D'où d'interminables et virulents procès qui ne se terminèrent qu'en 1757, par l'annexion de St-Servan, à St-Malo, en qualité de Faubourg.

Ainsi, les procès qu'introduisit alors le faubourg de Saint-Seryan, pour se faire ériger en ville indépendante, résultat qu'il obtint en 1792.

Ainsi, la création du bassin de St-Malo, la délimitation des deux villes, le pont de Bizeux...

Oh ! les belles pommes de discorde dont les chansons populaires, autant que les grimoires de procédure, ont su nous conserver la piquante saveur !

Ci-dessous, la chanson du *Bassin de Saint-Malo*.

Le Bassin de Saint-Malo'

MODERATO

mf Je m'en souviens, j'é-tais tout jeune en - co - re quand j'en-tendis re-ton-tir un ma-tin : Debout, de-bout ! sa-lu- ez cette au-ro-re, Car au-jourd'hui commen-co le bas-sin. Un lustre et moins, croyez cet-te mer-veil-le, Ver-ra fi-nir ces travaux de gé-ants. Pou-vait-on dire u-ne bla-gue pa-reil-le, Nous l'at-ten-dons de-puis bien-tôt trente ans. Pou-vait-on dire u-ne blague pa-reil-le, Nous l'at-ten-dons de-puis bien-tôt trente ans.

1. C'est à un malicieux bossu qui habitait St-Servan, le chansonnier Gauthier, qu'est due cette amusante satire qui nous a été communiquée

I

Je m'en souviens, j'étais tout jeune encore
 Quand j'entendis, retentir un matin,
 Debout, debout, saluez cette aurore,
 Car aujourd'hui commence le Bassin !
 Un lustre, à peine, voyez cette merveille !
 Verra finir ces travaux de géants,
 Pouvait-on dire une blague pareille, } bis
 Nous l'attendons depuis bientôt 30 ans ! }

II

Comme tant d'autres, rempli d'espérance,
 Jeune et naïf, vivant d'illusions,
 J'avais alors entière confiance,
 Comptant fort peu sur les déceptions,
 Mais j'ai vieilli ; le doute est mon partage
 Et mes cheveux s'en vont tous grisonnants,
 C'est que depuis qu'on s'est mis à l'ouvrage } bis
 Il s'est, hélas ! passé bientôt 30 ans ! }

III

Que de bonheur, disait une commère,
 Qui dans la ville a bon œil et bon bec,
 Avant cinq ans, je vais pouvoir, j'espère,
 Chez mes voisins, me rendre d'un pied sec,
 Sans m'embarquer ni traverser la grève,
 Où je salis mes jupons à volants,
 Mais aujourd'hui, elle dit : C'est un rêve, } bis
 Qui dure, hélas ! depuis bientôt 30 ans ! }

IV

Que nos voisins de nous doivent se rire :
 Lorsque chez eux on commence, on finit,

par M^{me} Hercoüet. Le bassin à flot, dont elle parle, a coûté des sommes considérables, fut commencé en 1835 et finalement n'a jamais pu être achevé, à cause de la rivalité des deux villes-sœurs.

Les chansons de Gauthier n'ont jamais été éditées. Après sa mort, elle furent jetées au feu.

Signalons, au moins, le premier couplet de celle qu'il composa, vers 1848, en l'honneur des filles de la Cité, à St-Servan :

Les filles de la Cité
 Sont des républicaines ;
 Elles ont promis, juré
 De rester citoyennes.

(Communication de M. Haize, directeur de la *Reoue d'Aleth*.)

Tandis qu'ici, chose assez triste à dire,
 Rien ne s'achève et tout se démolit.
 Mais quel est donc le sort qui s'ingénie
 A nous frapper de ses coups malfaisants ?
 Assurément quelque mauvais génie
 Plane, sur nous, depuis bientôt 30 ans ! } bis

V

On creuse, on fouille, on aligne, on maçonne,
 A pleines mains, on prodigue l'argent,
 Tout ébahi le bon public s'étonne,
 Regarde, admire un si grand mouvement,
 Charun croit voir après une campagne,
 Toujours au port, nos bâtiments flottants.
 Ce n'était là que châteaux en Espagne, }
 Qui durent, hélas ! depuis bientôt 30 ans ! } bis

VI

Puis un beau jour tout le monde s'agite,
 Toute la ville est en émotion,
 L'on modifie, un autre allant plus vite,
 Propose quoi ?... la démolition.
 C'est un débat, c'est presque une querelle,
 Que de projets, que d'avis, que de plans !
 De tout ceci qui n'a vu la ficelle ? }
 Nous la voyons depuis bientôt 30 ans ! } bis

VII

Pour couronner l'œuvre, si c'est possible,
 Et nous mener de retards en retards,
 Soudain surgit la digue insubmersible,
 Où nous irons voir nager les canards.
 Nous en avons assez vu, je le pense,
 De gris, de noirs, de jaunes et de blancs.
 Grand Dieu qu'il faut avoir de la patience, }
 Attendre ainsi depuis bientôt 30 ans ! } bis

VIII

Tout récemment, ô comble de misère !
 En promenant, qu'ai-je vu, mes amis !
 Le fait est vrai, ce n'est pas un mystère,
 J'ai vu, ma foi ! démolir les pertuis.
 C'est à surprendre et la France et l'Europe,
 A dissiller les yeux non clairvoyants,

C'est le manteau que brodait Pénélope, }
 On brode ainsi depuis bientôt 30 ans ! } bis

IX

En terminant, sans crainte de médire,
 Un bon conseil il me reste à donner,
 Quand même il dût paraître une satire,
 Vous ferez bien de vous y conformer.
 Pour moi, j'en ai la conviction intime,
 Et vous le dis, à tous, petits et grands,
 Pour voir la fin de cette œuvre sublime, }
 Tâchez de vivre encore au moins 30 ans ! } bis

Signalons, dans le même ordre d'idées, la *Chanson du Colonel*¹ qui, d'un seul trait, jaillit de l'âme indignée des Malouins, quand ils apprirent, un beau matin, que le colonel du régiment en garnison chez eux voulait se fixer à Saint-Servan. C'était vers 1830,

La Chanson du Colonel²

I

Un colonel aimant l'économie,
 Nous est venu demander à loger,
 Il désirait une maison garnie,
 Riche maison, mais à très bon marché.
 Ne pouvant pas lui faire son affaire,
 Chacun lui dit : Changez votre séjour,
 Ici, tout près, nous avons des confrères, }
 Allez, Monsieur, habiter le faubourg. } bis

II

Les faubouriens sont remplis d'éloquence,
 Beaucoup, je crois, en perdent la raison.
 Ils font même les hommes d'importance,
 Ayant chez eux factionnaire et planton.
 Jamais le bourg n'a vu chose pareille !
 Bast ! de voir cela, c'est vraiment son tour,
 On n'a pas vu souvent cette merveille : }
 Un colonel !... habiter un faubourg. } bis

1. Communication de Madame Binard, couturière à St-Malo.
 2. Air précédent.

III

Flattez-le bien, ce brave colonel,
 Car il pourrait peut-être vous quitter,
 Si devant lui vous faisiez les rebelles,
 Lors, il pourrait habiter Paramé.
 Bourg, comme vous, il peut bien y prétendre,
 Chaque pays peut bien avoir son tour
 On a du goût, on a des préférences
 Et bien souvent l'on change de faubourg. } bis

IV

Chers Servannais, qui vivez dans l'enfance,
 Nous pouvons bien vous contenter eneor,
 Vous envoyant, tout plein de déférence,
 Le complément de notre état-major.
 Mais ces Messieurs venus dans la Bretagne,
 Pour quelque temps fixer leur gai séjour,
 Préférant tous la ville à la campagne, } bis
 Ne veulent point habiter le faubourg. }

Pour adoucir l'âpre rivalité dont il était, du reste, le père, Saint Jean de la Grille avait décidé que la procession des Rogations irait en station, le mercredi, à l'ancienne cathédrale d'Aleth.

Vain effort ! bien que le clergé malouin, en mettant le pied sur le territoire de St-Servan, invoquât tous les saints du Clos-Poulet :

S. Aaron	Ora pro nobis
S. Suline (Suliac)	»
S. Jacuste	»
S. Judicaël	»
S. Melore (Méloir)	»
omnes sancti monachi et eremiti	»

gamins de Saint-Malo et de Saint-Servan, à la jonction des deux communes rivales, se livraient à une bataille rangée, qui était une immuable tradition.

J'ai toujours entendu raconter que, finalement, nos aïeules, la veille de la procession, prenaient soin, quand leurs enfants étaient couchés, de mettre sous clef toutes leurs culottes, seul moyen imaginé par l'amour maternel



pour empêcher leurs héritiers de se casser bras et jambes, à la bataille de la procession.

Ce moyen, lui-même, ayant été reconnu insuffisant, on supprima la procession.

CHAPITRE VI

CHANTS RELIGIEUX

Dans les calamités publiques, spécialement lorsqu'était signalée l'approche de la flotte anglaise, une procession solennelle s'organisait aussitôt, et on promenait autour des remparts les reliques de Saint Malo, enchassées dans un reliquaire d'argent qui disparut à l'époque de la Révolution.

La procession faisait *le tour des murs*, au chant des litanies ou du cantique en l'honneur du patron de la cité-corsaire.

Ce cantique qui subit, au cours des siècles, de nombreuses et successives transformations fut ainsi reconstitué sous l'épiscopat de Mgr des Laurents, ¹ ce saint évêque, auteur de remarquables ordonnances synodales qui mourut, sur le Sillon, en revenant de l'Assemblée du clergé, en 1785 :

1. Recueil à l'usage particulier des grands catéchismes de St-Malo imprimé par l'ordre de Mgr l'Evêque de St-Malo.

NOUVEAU CANTIQUE

EN L'HONNEUR DE SAINT MALO, ÉVÊQUE, PATRON DE CETTE
VILLE ET DU DIOCÈSE

(Sur l'air du *Vieux Noël* : Or, dites-nous Marie) 1

ANDANTINO

p Que nos peuples fi - dè - les Cé - lè - brènt le saint
nom, Les mer - veil - les nou - vel - les de S^t - Ma - lo, leur pa -
REFRAIN
tron. Ren - dons à sa mé - moi - re L'hom - ma - ge de nos
cœurs, Chantons son nom, sa gloi - re, Ses ver - tus, ses fa -
veurs.

I
Que nos peuples fidèles
Célébrent le saint nom,
Les merveilles nouvelles
De Saint Malo, leur patron.

REFRAIN
Rendons à sa mémoire
L'hommage de nos cœurs
Chantons son nom, sa gloire,
Ses vertus, ses faveurs.

II
Une innocence pure
Orna ses jours naissants,

Et s'accrut à mesure
Qu'on vit croître l'enfant.

III
Son enfance docile
Puisa de saints secours,
Dans la science utile,
Au bonheur de nos jours.

IV
Ensuite par son zèle,
Ses veilles, ses sueurs,
Il fut et le modèle
Et l'honneur des pasteurs.

1. Communiqué par M. Blanc, organiste de la cathédrale de St-Malo.

V
Le courage invincible
Dont il arma son cœur
Fut le fléau terrible
Du crime et de l'erreur.

VI
Heureux les temps propices
Où nos premiers aïeux
Reçurent les prémices
De ce présent des cieux.

VII
Malô devint leur frère
Et leur concitoyen,
Leur apôtre, leur Père,
Leur guide et leur soutien.

VIII
On vit sous ses auspices,
La vertu triompher,
Et le germe des vices
S'éteindre et s'étouffer.

IX
Toujours à l'indigence
Il ouvrit un secours,
Toujours à l'innocence
Il prêta son concours.

X
Le timide pupille
Trouve toujours en lui
Un refuge, un asile,
Un vengeur, un appui.

XI
Que les temps, que les âges,
Les siècles révolus,
N'ôtent rien aux hommages
Qu'on doit à ses vertus.

XII
Ce pasteur charitable
Qui se fit tout à tous,
N'est ni moins favorable
Ni moins tendre pour nous.

XIII
Dans nous, il voit sans cesse
Son peuple favori.
L'objet de sa tendresse
Et son troupeau chéri.

XIV
Sensible à nos alarmes,
Facile à nos besoins,
A dessécher nos larmes
Il consacre ses soins.

XV
Tout cède à sa puissance,
Et le malheur des temps,
Et l'amère souffrance,
Et les fiers éléments.

XVI
Si le ciel nous menace,
On l'invoque et soudain
Tout change au loin de face,
Et le ciel est serein.

XVII
Sur nos rives humides,
Il met un frein aux flots,
Sur nos plaines arides,
Il fait tomber les eaux.

XVIII
Il bénit nos rivages,
Nos hameaux, nos toisons,
Nos champs, nos pâturages,
Nos vaisseaux, nos maisons.

XIX
Par lui, la face altière
De nos fiers ennemis
Respecta la barrière
De nos remparts munis.

XX
Leur fureur effrayante
S'épuise en vains efforts,
Leur machine bruyante²
Vient échouer sur nos bords.

1. La machine infernale.

XXI

Par lui, l'âme innocente
Conserve sa blancheur,
Et l'âme pénitente
Ranime sa douleur.

XXII

Dans lui le cœur coupable,
Qui recourt à son nom
Trouve un cœur charitable
Qui le guide au pardon.

XXIII

De l'âme languissante
Il réveille l'ardeur
Et de l'âme fervente
Il nourrit la chaleur.

XXIV

Allons puiser en foule
Aux pieds de ses autels
L'eau du salut qui coule
De ses os immortels.

XXV

Mais pour qu'il nous assure
Son appui bienfaisant
Ayons et l'âme pure,
Et le cœur innocent.

XXVI

Une vie infidèle,
Nos péchés, nos forfaits,
Refroidiraient son zèle;
Suspendraient ses bienfaits.

XXVII

En marchant sur les traces
De notre saint Patron.
Nous recevons les grâces
Que nous obtient son nom.

XXVIII

Rendons à sa mémoire
L'hommage de nos cœurs,
Chantons son nom, sa gloire,
Ses vertus, ses faveurs.

A la fin de ce vingt-huitième couplet, le tour des remparts devait être achevé !

* * *

Le docte abbé Manet qui est l'auteur de *Chants religieux à la gloire de la Très Sainte Vierge*,¹ met dans la bouche de nos marins un cantique, dont il composa également la musique. Ce cantique porte ce titre fort explicatif : « Transports de joie de l'équipage, quand le navire double le cap Fréhel, et qu'il cingle vers le port de Saint-Malo. »

1. Notice intéressante sur le fatal incendie de St-Malo, en 1661, et sur la statue réputée miraculeuse de la Très Sainte Vierge Marie, érigée deux ans plus tard au dessus de la principale porte de la cité. (Hommage offert par M. Manet aux Malouins. — 1843, Imp. Landais et Oberthur, à Rennes.)

Cantique de l'abbé Manet

ANDANTE

Ter - re, ter - re, mes bons a - mis, Voi - ci no - tre char -
mant pa - ys; Em - bras - sons - nous com - me des frè -
res, Com - me des frè - res, Com - me des frè - res.

Terre ! Terre ! mes bons amis !
Voici notre charmant pays,
Embrassons-nous comme des frères,
Comme des frères. (*bis*)

Nous allons, en quelques instants,
Embrasser aussi nos parents,
Et te revoir, cité chérie,
Cité chérie. (*bis*)

Patronne de tous les marins,
Et surtout de nos vieux Malouins,
Salut ! Salut ! Vierge chérie,
Sainte Marie. (*bis*)

Tu nous as, par les soins touchants,
Préservé de mille accidents,
Jusqu'à la fin de notre vie,
Sois en bénie. (*bis*)

CHAPITRE VII

CHANSONS DE MARINS

Les marins de notre pays possèdent des usages et des traditions qui constituent un des chapitres les moins connus et les plus intéressants du folklore maritime.

En voici quelques miettes :

Autrefois, ils chantaient ainsi pour compter les paquets de morue :

Premier adieu, grâce !
Deux, s'il passe,
Trois, à son passage,
Quatre, à bonne décharge,
Cinq pour l'équipage.¹

Aujourd'hui, sur un ton lugubrement monotone, ils se contentent de chanter :

Une et deusse ; deusse et trois ; trois et quatre.

Du temps de nos pères, quand la morue ne donnait plus, le capitaine faisait chanter au petit mousse :

Que le bon Dieu nous en veuille donner
De la plus belle, aussi de la plus grosse,
Et davantage
Pour faire un bon voyage,
Vive le roi : Vive le roi !

Lorsque le navire appareillait pour quitter le Grand Banc, l'équipage chantait :

La v'la pourtant finie
La maudite campagne, mes frères,
La v'la pourtant finie
La maudite campagne du Banc.²

Au temps où n'existait pas le remorquage à vapeur, et où les marins, au long du quai, halaient sur un câble, pour conduire leurs bateaux jusqu'au fond du port, ils avaient coutume, pour faciliter la besogne, de chanter la formulette suivante. A peu près intraduisible, elle veut exprimer le cri d'un homme qui fait un effort :

1. *Le Folklore des pêcheurs*, par Paul Sébillot, page 307. Maisonneuve éditeur à Paris.

2. Sébillot précité, page 306.

Deciso



Ya un ca-pi-tai-ne de S'-Ma-lo, Oh!
l'iau, Oh! l'iau, Qui boit le vin, Oh!
l'ihin, Aux ma-te-lots de l'iau.

Y'a un capitaine de St-Malo
Oh! l'iau
Qui boit l'vin
Oh! l'ihin...
Aux matelots
De l'iau...!

Ou bien encore :

Lento Solo Chœur



Le ca-pi-tain' de S'-Ma-lo, A-li, a-li, à l'eau!
Solo Chœur
Qui donne à boire à ses mat'lots, A-li, a-li, à l'eau!
Solo Chœur
A grands coups de barr' de guindeau. A-li, a-li, à l'eau!

Le capitain' de Saint-Malo
Ali, ali, à l'eau.
Qui donne à boire à ses mat'lots
Ali, ali, à l'eau.
A grands coups de barr' de guindeau
Ali, ali, à l'eau.

Ils chantaient également :²

1. Communication de M. le Docteur Peynaud.

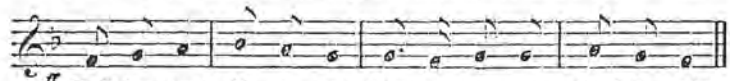
2. Communication de Madame Sicot, ancienne domestique chez M. Martin, capitaine au long-cours.



Mon père est marchand de noix, Mon père est marchand de noix,



Treize à la dou-zaine, au gué! Treize à la dou - zai - ne.



Hal' des - sus! Ça i - ra! Mon père est mar - chand de noix.

Mon père est marchand de noix (bis)

Treize à la douzaine, au gué!

Treize à la douzaine!

Hal' dessus! ça ira!

Mon père est marchand de noix!

Voici une des nombreuses romances qui se chantaient à bord pour charmer la longueur de la traversée :



Ah! si j'é - tais pe - tite al-louet-te gri - se,



Je vo - le - rais sur ces mâts de na - vi - re.



Ro - ter tard, va - t'en bien, cou - cher tard et le - ver ma - tin.

I

Ah! si j'étais petite allouette grise,

Je volerais sur ces mâts de navire.

REFRAIN

Roter tard, va-t-en bien!

Coucher tard, lever matin.

II

Je volerais sur ces mâts de navire

J'entendrais tous ces mariniers dire.

III

J'entendrais tous ces mariniers dire
Monsieur Leroux, mariez votre fille.

IV

Monsieur Leroux, mariez votre fille,
Gentil marin, tu n'es pas assez riche.

V

Gentil marin, tu n'es pas assez riche,
J'ai trois vaisseaux sur la mer qui navigue.

VI

J'ai trois vaisseaux de sur la mère jolie,
L'un chargé d'or, l'autre de pierreries.

VII

L'un chargé d'or, l'autre de pierreries,
Le troisième de fichus pour les filles.

VIII

Le troisième de fichus pour les filles,
Monsieur Leroux, gardez donc votre fille.

IX

Monsieur Leroux, gardez donc votre fille,
Dans not' pays y'en a de plus gentilles.¹

Quand la campagne de pêche finie, le navire ne rentrait pas au port, le naufrage était chanté, en une dolente complainte. Souvent même un grand tableau, qu'on promenait dans les assemblées, reproduisait la triste odyssee du disparu.

Ainsi en est-il, encore aujourd'hui, pour les crimes sensationnels qui ont leur dénouement définitif, non pas à la Cour d'Assises, mais sur le champ de foire, où la complainte naïve se complait à en détailler les horreurs, en humbles vers de mirlitons.

Ci-dessous, la complainte du naufrage de *la Clarisse*, survenu à Terre-Neuve, le 10 avril 1847 :

1. Communication de Madame Sicot précitée.

Le Naufrage

Air du cantique : *Au sang qu'un Dieu ca répandre.*

ANDANTE

mf Ap - pro - chez, à - mes sen - si - bles, Pour en -
ten - dre le ré - cit De nau - fra - ges bien ter -
ri - bles. Las ! tout le monde en fré - mit. *f* Plaiguez
tant de pauvres mè - res Pri - vées de leurs chers en - fans. Chrétiens,
aux dou - leurs a - mè - res, Soyez tous com - pa - tis - sants.

I

Approchez, âmes sensibles,
Pour entendre le récit
De naufrages bien terribles
Las ! tout le monde en frémit.
Plaiguez tant de pauvres mères
Privés de leurs chers enfants ;
Chrétiens, aux douleurs amères,
Soyez tous compatissants.

II

Dans l'île de Terre-Neuve,
Le dix avril, vers le soir,
Nos marins, ô dure épreuve !
Ont péri sur le Cap-Noir.
Sur la mer épouvantable,
Gronde le vent furieux,
Une plainte lamentable
Frappe la terre et les cieux.

III

Au milieu des noirs abîmes,
Prêts, hélas ! à s'entrouvrir,
Quatre-vingt pauvres victimes,
Tristement, s'en vont mourir.
Vers le beau pays de France,
Ces malheureux matelots
Tournent les yeux en silence,
Étouffés par les sanglots.

IV

Voici le moment terrible,
Dans un lugubre fracas,
L'ouragan, monstre insensible,
Va briser vergues et mâts.
Sur le pont de *la Clarisse*
On n'entend que cris et pleurs,
Dieu ! quel affreux sacrifice,
Quelles immenses douleurs !

V

Adieu donc, nos bonnes mères,
Disent-ils tous éperdus,
Adieu, épouses si chères,
Nous ne vous reverrons plus.
Aujourd'hui, sur ce navire,
En regrettant le pays,
Tout notre équipage expire,
Loin de ses foyers chéris.

VI

La tempête furieuse
Redouble à ces derniers mots,
La Clarisse malheureuse
S'abîme au milieu des flots.
O Dieu de miséricorde
Tous ces marins sont vos fils,
Que votre amour leur accorde
Une place au Paradis.¹

Depuis le naufrage de *la Clarisse*, combien d'autres, engloutissant des centaines de marins, sont venus endeuiller notre pays ! Ainsi, les catastrophes du *Itocabry*, des *Quatre-Frères*, de *l'Élla*, des *Cousins-Réunis*... qui ont inspiré des chansonniers de premier ordre.² Mais, l'analyse de leurs œuvres, qui sont récentes, ne rentre pas dans le cadre de cette étude.

CHAPITRE VIII

LA MALOUINE

Un de nos concitoyens voulant doter la France d'un hymne national, composa *la Malouine*. Quel fut le Rouget de l'Isle de St-Malo ? Je n'ai pu le découvrir. Je sais seule-

1. *Nouveau Chansonnier de 1847*. — Dinan, Imp. Bazouges.

2. Ainsi, notre compatriote Yann Nibor, qui commença à se faire connaître avec son émouvante chanson des *Quatre-Frères et de l'Élla*.

ment que sa chanson figura à côté de la *Marseillaise* et du *Chœur des Girondins*, dans les feuilles révolutionnaires qui furent répandues en Bretagne, à l'époque des événements de 1848.¹

ALLEGRO
REFRAIN.

f Gai. gai, peu-ple fran-çais, Tou-jours
gar-de Ta co-car-de, Gai, gai, peu-ple fran-
çais, Vole à de nou-veaux suc-cès! Dans
la Ré-vo-lu-tion, C'est la Fran-ce qui s'é-lan-ce. Le
vœu de la Na-tion, C'est la Cons-ti-tu-ti-on!

FIN. COUPLET.
D. C.

REFRAIN

Gai, gai, peuple français
Toujours garde
Ta cocarde.
Gai, gai, peuple français
Vole à de nouveau succès.

I
Dans la Révolution,
C'est la France!
Qui s'élançe!
Le cœur de la Nation
C'est la Constitution.

II
Roi d'un peuple belliqueux,
Prince riche
Qui nous triche,
Tu n'es plus aimé des gueux.
Toi qui fut créé par eux.

1. Une de ces feuilles porte l'en-tête *République française, Liberté, Egalité, Fraternité*. Suit la narration des événements politiques. Au verso de la feuille : la *Marseillaise*, la *Malouine*, le *Triomphe du peuple* et le *Chœur des Girondins*. — Imp. Edouard Arner, rue St-Yves, Brest. 1848.

III
Emporte ta royauté,
C'est un rêve
Qui s'achève;
Nous voulons la liberté,
Nous voulons l'égalité.

IV
Emporte avec tes trésors
Ta couronne
Qui se donne,
Tu vendras sur d'autres bords
Le vieux chapeau des rois morts.

V
Tu nous laisseras Guizot,
Son affaire
N'est pas claire,
Le pays qu'il fit capot
N'a pas dit son dernier mot.

VI
Allons calmer notre faim
Chez un cuisinier
De ministre,
Nous voulons voler le pain
Qu'il nous ôta de la main.

VII
Au dernier cri de Capet,
Vieille race
Qui s'efface.
S'il nous venait un cadet,
Souvenons-nous de Juillet.

VIII
Braves enfants de Paris,
Espérance,
Confiance,
Vous laissez nos droits écrits,
Dans des morceaux de débris.¹

CHAPITRE IX

La Chanson de circonstance

Beaucoup de menus faits locaux inspirèrent, au cours des ans, la verve de nos aïeux. Nous entrons ici dans le domaine de l'anecdote racontée par la chanson.

* * *

Quand la duchesse Macéovie de Duras vint à Saint-Malo,

1. Communication de M. le Lieutenant Lachaud.

on fit pour la recevoir de magnifiques fêtes. A l'hôtel Granville, où elle était descendue, il y eut un grand bal, et les jeunes filles de la ville, vêtues de blanc, vinrent lui offrir des fleurs. La chanson populaire, suivant la vieille coutume malouine, célébra l'évènement. En voici deux couplets qui ont échappé à l'oubli :

GAI

Vi-vent les gas de S^t-Ma-lo, Ils ont mis tout en é-
cuelle et pot Pour sa-luer l'ar-ri-vée de son Al-
tes-se, La fil-leu-le de S^t-Ma-lo, Ho! ho! ho! Ho! ho! ho!

Vivent les gas de Saint-Malo,
Ils ont mis tout en écuelle et pot
Pour saluer l'arrivée de son altesse
La filleule de Saint-Malo.
Ho! ho! ho!

Il était quasi presque nuit
Quand la princesse arrivait,
Jà! de quelle longue durée
Leur avait paru la journée.
Ho! ho! ho!

* * *

Le 6 janvier 1817, le navire *la Marie*, armateur Robert Surcouf, de Saint-Malo, capitaine Léguevenec, de Bréhat, entra dans le port de Saint-Malo, apportant la dépouille glorieuse de Saint Célestin, martyr des premiers siècles de l'Eglise, et ainsi baptisé par le pape Pie VII.

Dès que M^e Bourdet, notaire, porteur du connaissance, eut avisé M. Le Breton, curé de Saint-Malo, de l'arrivée de

1. Communication de M^{me} Hercouët.

la Marie, tout le clergé se rendit processionnellement au devant des saintes reliques, qui étaient enfermées dans une chasse de verre.

Elles furent transportées à la cathédrale, au milieu d'un immense concours de fidèles. M. le Curé monta en chaire et prononça un remarquable discours à la louange des martyrs, et spécialement de Saint Célestin.

Un Salut solennel et un *Te Deum* d'action de grâces terminèrent cette imposante manifestation de foi.

L'ancien évêque constitutionnel, M. Grandrivière, tourna ainsi la cérémonie en dérision¹ :

Air de l'*O filii*

ALLEGRETTO

mf Mon-sieur Hay, un peu mon cou-sin, E-
xor-ci-sa un ja-co-bin, Un fé-dé-
ré et cœ-te-ra, Al-le-lu-lia!

Monsieur Hay, un peu mon cousin
Exorcisa un jacobin
Un fédéré et cœtera
Alleluia!

Le vénérable Le Breton
Fit un discours un peu trop long;
Saint Célestin même en bailla
Alleluia!

Morin d'un air acerbe et sec
Fit un léger salamalec;
Le Saint lui dit: Saluez plus bas!
Alleluia!

1. Communication de Madame Luzière.

Le tout-petit abbé Fourchon
 Récita petite oraison ;
 Le saint lui dit : Tu grandiras !
 Alleluia !

Monsieur Robiou tout larmoyant
 S'agenouilla en chancelant ;
 Offrit sa cire et puis... rota.
 Alleluia !

L'abbé Manet riposta par cette strophe mordante :

Pour Grand-Rivière et Demolon,¹
 Saint Célestin nous vous prions
 De convertir notre papa.
 Alleluia !

Le 25 août 1843, la ville de Saint-Malo reçut la visite du duc et de la duchesse de Nemours.

Un bal et un banquet figurèrent au programme.

Un conseiller municipal, qui était pharmacien, après avoir proclamé bien haut les avantages que ces fêtes procureraient au commerce local, trouva moyen de se faire adjuger la fourniture des vins.

D'où la chanson suivante² :

ALL^o



f Con-seil-lers mu-ni-ci-paux De la vil' de S^t-Ma-lo Qui,
 pour fé-ter le prin-ce, Vo-tez lar-ge-ment notre ar-gent, Dont
 le go-sier se rin-ce Tou-jours à nos dé-pens.

1. Le fils et le gendre de l'ancien évêque constitutionnel.
 2. Communication de M^{re} Luzière.

I

Conseillers municipaux
 De la ville de Saint-Malo,
 Qui pour fêter le prince
 Votez largement notre argent,
 Dont le gosier se rince
 Toujours à nos dépens.

II

Approchez tas de hableurs,
 Partagez-vous les honneurs,
 Passez-vous la Rhubarbe
 Et repassez-vous la Scéné,
 Riez à notre barbe.
 Nous payons le diner.

III

Rappelez-vous Sixte-Quint,
 Jetant au loin son rotin
 Pour entonner la messe,
 Puis se moquant des cardinaux,
 Ainsi sont les promesses
 De nos municipaux.

C'était en 1848.¹

En ce temps-là, on appelait encore, à Saint-Malo, les Anglais des *Rosbeefs* ou des *English*.

Quand on vit la *gobe-tout*, c'est-à-dire *le vapeur des English*, emporter les patates du Clos-Poulet, un nordouâ de révolte souffla sur toutes les petites rues de Saint-Malo.

Et les petites rues de la Lancette, du Pot d'Etain, de l'Anguille et du Puits-Aubray franchirent les remparts, s'épandirent sur les quais et s'emparèrent de tous les mannequins de pommes de terre.

Le cri de révolte fut le *Chant du départ*, mais ainsi pastiché :

Mourir pour la patate (bis)
 C'est le sort le plus beau,

1. Renseignements fournis par M. Ferrand père, qui commandait les gardes-nationaux chargés de faire évacuer les remparts.

Le plus digne d'envie,
C'est le sort le plus beau.

La garde nationale réprima l'émeute. Des bénédictions de condamnations furent infligées aux révoltés auxquels les loustics, sans pitié, chantèrent à la sortie de l'audience :

Mourir pour la patate (bis)
C'est le sort le plus beau !...

C'est ainsi que débuta chez nous l'exportation des *potatoes*.

Aujourd'hui, on ne meurt plus pour la patate. On en vit, et son commerce est même une des richesses de la Côte d'Emeraude.

* * *

Du temps de nos grand'mères, vivait à St-Malo, rue du Bé, un pauvre « innocent », savetier de son état. Il s'appelait Dubus.

Peu à peu, la clientèle abandonna son échoppe, dont les carreaux étaient un papier enduit de suif.

De désespoir, Dubus alla se pendre au Chemin Pavé. De belles dames arrivèrent à temps pour couper la corde. L'évènement fut ainsi chanté, sur l'air de l'*Alleluia* :

Un jour Dubus fut dépité.
Il s'en fut s'pendre au Ch'min Pavé.
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

Heureus'ment trois dames passèrent.
Dubus ! Dubus ! Que fais-tu là ?
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

J'ai plus d'cuir pour fair' mes souliers,
Ni d'argent pour en acheter !
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

Coup' moi vite c'te corde là
Et l'bon Dieu te pardonnera.
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

J'nai plus d'couteau pour la couper,
Râia Dubus d'mi étranglé.
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

La dame ses ciseaux tirit
Et Dubus sur l'herbe tombit.
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

A l'hôpital on le portit,
Et Dubus se ravigotit.
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

Nous pourrions joindre à cette déjà bien longue nomenclature, de nombreuses chansons politiques que nous avons recueillies au cours de notre enquête. Mais, elles ne sont pas encore de date assez ancienne pour figurer dans ce recueil qui, du reste, démontre suffisamment, je crois, l'amour de nos aïeux pour la chanson.

EUGÈNE HERPIN.

1. Communication de M. E. Descottes fils.

